

Pour une alphabétisation durable

Intervention de Philippe Meirieu dans le cadre du colloque organisé par l'ANCLI, avec l'UNESCO, le 13 février 2009

Je vais tenter une approche pédagogique de ce concept, que je trouve extrêmement porteur, d'alphabétisation durable.

À mes yeux, si l'on veut développer ce concept, et surtout développer des pratiques cohérentes avec sa finalité, il faut travailler dans six directions :

1) *D'abord pour que l'alphabétisation soit durable, il faut que l'apprentissage initial soit repensé.* En effet, comme on l'a souligné à plusieurs reprises, il faut sortir de la matrice de la scolarisation permanente, du modèle scolaire comme modèle absolu... Mais il faut aussi réinterroger l'école, non pour l'accuser de tous les maux, mais pour lui demander dans quelle mesure les apprentissages initiaux qu'elle met en place sont cohérents avec les pratiques de l'alphabétisation durable, qui vont s'effectuer tout au long de la vie. Cela implique de restaurer la continuité entre l'école et de la formation des adultes, parce que cette continuité est la condition même pour que la deuxième chance de la formation permanente ne profite pas qu'à ceux qui ont bénéficié au mieux de la première chance de la formation initiale. Ainsi, si on veut développer l'alphabétisation durable, il faut se parler entre instituteurs, institutrices, professeurs de la formation initiale et puis formateurs dans l'alphabétisation, dans la lutte contre l'illettrisme, il faut se parler et s'interpeller réciproquement sur nos pratiques afin de s'enrichir réciproquement.

Je crois en particulier qu'il y a une manière d'apprendre à entrer dans l'écrit à l'école maternelle, à l'école primaire, qui est plus durable parce qu'elle construit des comportements et non pas simplement favorise l'acquisition de mécanismes fugaces.

2) D'où une deuxième condition pour développer l'alphabétisation durable : *réfléchir sur l'usage continu tout au long de la vie de la langue écrite et de la langue orale dans tous les domaines.* On a évoqué trois domaines, qui sont effectivement fondamentaux : les enjeux de la vie quotidienne, de la vie professionnelle et de la vie citoyenne. On a évoqué aussi, lors des ateliers et des plénières, une multitude de petits éléments qui pourraient être déterminants, comme le fait d'avoir des

panneaux indicateurs lisibles dans plusieurs langues pour favoriser le passage au multilinguisme, mais aussi pour apprendre à se repérer dans l'espace à partir d'indicateurs écrits.

Je crois qu'il faut aller beaucoup plus loin dans ce domaine et qu'il y a des responsabilités à prendre de la part des administrations comme des entreprises, afin de faciliter en permanence l'aller-retour entre l'oral et l'écrit : on a besoin de mettre en place des médiateurs, qui soient là pour aider ceux et celles qui sont en situation difficile par rapport à l'écrit. Il faut aussi imaginer des médiations qui permettent systématiquement de passer d'une langue à l'autre facilement : par exemple, je suis de ceux qui militent, depuis très longtemps et sans aucun succès, en France en tout cas, pour que les grands médias télévisés passent systématiquement les films en version originale sous-titrée. Cela paraît anecdotique, mais cela permettrait, à la fois, aux téléspectateurs de s'acclimater à une autre langue orale et de lire sur l'écran de télévision une langue écrite dans laquelle on peut entrer progressivement. Nous savons, d'ailleurs, que tous les pays qui ont mis dans le cahier des charges de leur télévision la diffusion systématique d'émissions étrangères en version originale sous-titrée ont vu monter le niveau de maîtrise des langues étrangères comme le niveau de maîtrise de la langue maternelle écrite.

Il faudrait réfléchir à toutes les impulsions que l'on peut donner, à tous les niveaux, pour que, tout au long de la vie, cet usage continu, cet aller-retour de l'oral à l'écrit et de l'écrit à l'oral, fasse partie de l'environnement.

3) Par ailleurs, pour qu'une alphabétisation soit durable, il faut travailler sur la transférabilité des connaissances acquises en formation et leur utilisation dans le quotidien. Cela, en effet, n'est nullement un processus spontané. Ce qui est spontané c'est d'utiliser les compétences acquises en formation pour passer les évaluations qui valident la formation. Car il est difficile de transférer des acquis dans d'autres contextes, dans d'autres domaines. Après avoir cru, pendant un certain temps, que les contextes étaient anecdotiques, nous savons aujourd'hui le poids des contextes, nous savons que quelqu'un peut avoir une compétence et ne pas être capable de l'actualiser en performance, que quelqu'un peut savoir faire quelque chose et être inhibé par l'incapacité de la mettre en oeuvre dans un contexte où il a peur, où il est inquiet, où il est mis en situation de difficulté. Favoriser l'alphabétisation durable, c'est, bien évidemment, construire des compétences, mais c'est aussi permettre aux gens de les utiliser dans des contextes différenciés, c'est varier les contextes, c'est travailler sur la transférabilité des acquis qui doit être au cœur de la formation.

4) *Pour favoriser l'alphabétisation durable, il faut faire de l'entrée dans l'écrit un outil de promotion personnelle.* Il faut que l'entrée dans l'écrit soit vécue dans une dynamique de développement et non pas comme une manière de satisfaire à une exigence extérieure dans un parcours du combattant institutionnel. On l'a vu et on en a longuement parlé au cours de ces deux journées : les relations entre les générations doivent être occasions de partage et de joie et pas simplement de contrainte pour satisfaire à des exigences vécues, par tout le monde, comme une souffrance.

5) *L'alphabétisation durable suppose une mobilisation sociale, politique et culturelle sans précédent.* Et je voudrais dire ici, y compris pour la France, à quel point il me semblerait opportun de décréter l'écrit cause nationale ! Il faudrait, par exemple, exiger des administrations qu'elles écrivent de vraies lettres, leur interdire d'utiliser des formulaires anonymes dans lesquels on confond, en permanence, la phrase et le paragraphe, où les QCM sont systématisés, où l'on ne met même plus de formule de politesse. Il faudrait promouvoir partout la correspondance, afin que tout le tissu social soit convaincu que l'écriture n'est pas quelque chose qui ennuie, inquiète, mais que c'est un formidable outil d'expression, de communication et de création. Bien sûr il faut savoir rédiger une lettre de motivation et un C.V., mais on peut écrire aussi des lettres d'amour, écrire à ses amis, ses parents, à ses élèves. Il faudrait mettre en place des concours de correspondances dans tous les pays, à tous les âges. Il faudrait publier les plus belles lettres. Il faudrait des écrivains publics et des ateliers d'écriture partout... pour que celui qui ne parvient pas à écrire sa lettre d'amour parce qu'il a peur trouve un lieu où il puisse être accueilli. Bref, il faudrait que l'écrit soit au cœur des dynamiques sociales, individuelles et collectives.

6) *Enfin, pour une véritable alphabétisation durable, il faut penser l'accès à l'écrit autrement que comme une simple acquisition de compétences techniques.* Nous avons été tentés, pendant toute une époque, de tout penser en terme de compétences. Cela nous a permis de sortir de l'implicite et de l'ineffable : nous savons, en effet, que l'implicite et l'ineffable sont, dans tous les systèmes de formation, les outils de sélections les plus draconiens. Dès lors que l'on est dans l'implicite et l'ineffable, on sélectionne ceux qui ont les codes... et les autres évidemment n'accèdent pas au savoir.

Cette révolution des compétences, cette mise en place de référentiels dans les organisations internationales, mais aussi dans les entreprises et les systèmes de formation, a été un grand progrès. Mais nous devons maintenant nous souvenir qu'un savoir n'est jamais réductible à la somme des compétences nécessaires pour le mettre en

œuvre. Un boulanger, c'est quelqu'un qui sait doser le levain dans la farine, monter la température du four, mouler une baguette... mais c'est aussi quelqu'un qui entretient un rapport symbolique au temps, qui a une place particulière dans le village et dans la société...

Dans ces conditions, toutes les entreprises d'alphabétisation qui se centrent exclusivement sur les compétences techniques de l'écrit sans prendre en compte la dimension anthropologique et symbolique de l'acte d'écrire sont, à mes yeux, vouées à l'échec.

Il nous faut retourner aux fondamentaux anthropologiques de l'écrit. Jack Goody¹ nous explique, ainsi, que les premiers écrits furent, sans doute, des listes d'objets, de marchandises, de choses à faire : il fallait alléger la mémoire et, pour cela, garder la trace matérielle de ce qu'on ne pouvait mentaliser simultanément. On put, aussi, à partir de là, classer, distinguer, organiser, combiner. L'écriture libéra l'esprit et permit à l'homme d'effectuer de formidables progrès dans la gestion de ses affaires professionnelles et personnelles, comme dans la compréhension du monde. Mais ce n'est pas tout : écrire est aussi un moyen de différer son expression. Parce que l'écrit peut être corrigé, repris, reconfiguré ou même abandonné, il permet de ne pas rester dans l'immédiateté, d'introduire du sursis, de la distance, de la réflexion. Écrire, c'est aussi stabiliser quelque chose de soi sans percevoir la réaction de l'autre et sans pouvoir rectifier sur le champ : une contrainte évidemment, mais une chance, surtout, pour être plus précis, plus juste, plus rigoureux. Enfin, écrire – et c'est ce qui fait problème à beaucoup –, c'est transformer les contraintes de la langue en ressources pour la pensée : il faut réussir à s'amuser des contraintes, à les retourner, à en faire des points d'appui. Éviter une répétition permet de chercher un mot qu'on n'aurait pas employé spontanément, équilibrer une phrase permet de faire rebondir une description, utiliser la concordance des temps permet de stimuler l'inventivité scripturale...

Voilà donc cinq caractéristiques de l'intention d'écrire – *libérer la mémoire, permettre de classer, différer l'expression, stabiliser une trace et transformer les contraintes de la langue en ressources pour la pensée* – qui ne relèvent pas de la logique curriculaire, mais permettent de créer des situations d'apprentissages au sein desquelles la personne pourra réinvestir l'intention d'écrire. Les savoir-faire techniques peuvent – doivent – être travaillés et donner lieux à des exercices, mais ce sont les caractéristiques de l'intention d'écrire qui permettent d'imaginer de vrais

¹ Jack Goody, *La raison graphique – La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

dispositifs que les formés investissent de l'intérieur pour accéder au désir et au plaisir d'écrire...

À cet égard, il faut distinguer les signaux des véritables signes. Il y a toujours eu des signaux : la fumée chez les indiens, les télégrammes, les pavillons sur les bateaux... Les signaux permettent d'échanger des informations purement fonctionnelles. Aujourd'hui, les jeunes envoient des textos... ce n'est pas grave ! Le problème c'est de ne pas confondre le signal, qui s'abolit avec ce qu'il signifie, du signe qui permet de prendre une distance par rapport au monde et de se « mettre en je ». Nous avons besoin de retrouver le signe dans le langage, de nous donner des occasions de rencontre autrement et mieux que par de brèves informations factuelles ou de simples ordres. Ainsi, quand je discute avec des parents ou des éducateurs et que ceux ci me disent : « J'ai du mal à parler avec mes enfants ou mes élèves »... je leur réponds toujours la même chose : « Vous avez du mal à leur parler ? Écrivez leur, prenez le temps de leur écrire. » L'écriture cela permet de se poser et de réfléchir. Une lettre, c'est bien autre chose qu'un signal ; une lettre, cela a un signataire et un destinataire ; c'est une parole qui va de quelqu'un à quelqu'un d'autre ; c'est créateur d'humanité.

De plus, la communication différée est fondamentale aujourd'hui, dans un monde de l'immédiat, du tout-tout de suite, de la pulsion, dans un monde du caprice mondialisé... Et c'est la raison pour laquelle il faut alphabétiser, bien sûr, les pays du Sud, mais il nous faut aussi nous réalphabetiser nous-mêmes, pour retrouver le sens de cet écrit qui médiatise le chaos des pulsions et permet d'espérer que des échanges authentiques entre les hommes permettent d'accéder au « bien commun ».

Si nous ne créons pas des situations où, pour les hommes, l'écrit fasse sens et soit porteur d'un projet politique au sens le plus noble et le plus ambitieux du terme, l'écrit restera un savoir faire technique, une sorte d'exercice mécanique... Et ça, c'est tout sauf de l'alphabetisation durable, ça c'est quelque chose de très hautement fugace. Si l'on veut enraciner l'apprentissage technique de l'écrit dans le sujet, dans la personne et dans le collectif, il faut que cela s'inscrive dans les fondamentaux anthropologiques. Il faut que l'on ne s'attache pas seulement à la possibilité technique d'écrire, mais aussi à l'intention humaine d'écrire. Parce que l'écrit enrichit l'humain et que développer l'humain dans l'homme et dans le monde est le grand enjeu de l'alphabetisation durable.